



442ÈME RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

N° 127

442ème RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND**
(LP 16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the
Outland (CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP
4 tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split
EP 3 tracks)
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl
- RUE 019 = **K-SOS** : Soif de libertés (CD 8 tracks)
Punk-rock antifasciste
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of
the Froggies (CD 24 tracks)
- Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's
first band
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (LP+CD 11 tracks)
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag,
Chron Gen & Motörhead - Red or clear vinyl
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first
five (LP 14 tracks)
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at
Rockpalast (LP 14 tracks)
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Black
vinyl
- RUE 025 = **R'n'C's** : When the cat becomes a tiger (LP+CD 16
titres)

442ème RUE
64 Bd Georges Clémenceau
89100 SENS
FRANCE
(33) 3 86 64 61 28
leo442rue@orange.fr
<http://www.la442rue.com>

Greetings :
Les LEZARDS MENAGERS
K-PUN
PRESIDENT DOPPELGANGER
SCROTUM
ZERIC (Trauma Social)
PYHC
REVEREND BEAT-MAN
Benny GORDINI (Be Soul)
Joey SKIDMORE
Les SCHTROUMPFS

RIP :
Aretha FRANKLIN

Vendredi 31 août 2018 ; 18:29:33 (Erotic time)



ABONNEZ VOUS !

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

TWO TONE CLUB : Don't look back (CD, Productions Impossible Records - www.productions-impossible.com)

Après un hiatus discographique d'une dizaine d'années, le Two Tone Club se rappelle à notre bon souvenir par la grâce d'un quatrième album qui reprend le cours de l'histoire du groupe là où elle s'était mise en pause. Et si l'on passe en revue l'arc-en-ciel de ses membres (puisque, depuis le début, ils ont choisi de se nommer par des couleurs, à l'instar du gang de braqueurs de "Reservoir dogs"), on s'aperçoit qu'il n'y a plus de pourpre dans le spectre Two Tone Club, le clavier étant désormais vert, même s'il est difficile de savoir si c'est le même vert qui officiait déjà sur l'album "Turn off" en 2005, leur deuxième opus. Ce qui, de toute façon, n'est pas d'une importance capitale pour l'auditeur lambda, dont je suis. Car, fidèles à leur patronyme, Two Tone Club continue à décliner le son "two tone", celui de la jointure 70's/80's anglaise, comme celui, plus près des racines, des 60's. Ainsi, les 2 premiers titres de "Don't look back" nous donnent la furieuse sensation d'entendre une paire d'inédits des Specials, ce qui est loin d'être désagréable. Le ska constitue donc toujours la base sur laquelle se construit l'édifice Two Tone Club, ça, ça ne varie pas. Pas plus que les réminiscences plus reggae qui parsèment l'ensemble. "Épithaphe (Born dead)" sonne parfois comme du Linton Kwesi Johnson, "Black mamba" comme du Skatalites sous EPO, "Heaven time" comme du reggae à l'anglaise, "Never give up" comme de la soul à la sauce jamaïcaine. Une musique colorée, et pas seulement dans la symbolique nominale, une musique variée, eu égard à la composition même du groupe, qui, autour du triptyque guitare-basse-batterie, fait la part belle à l'orgue et aux cuivres (avec sa section complète, trombone-saxophone-trompette), une musique qui, malgré le titre de ce nouvel album, sait aussi regarder en arrière, pour s'inspirer de ce qui s'est fait de mieux ces 5 dernières décennies, un bail que Two Tone Club ne semble guère pressé de résilier. Ça tombe bien, nous non plus ne sommes guère enclins à changer de voisins de palier, le pire est toujours possible, sinon probable, alors quand on s'entend bien avec la porte d'à côté, autant en profiter au maximum. Enfin, dernière curiosité d'un album qui n'en est pas avarié, le producteur de la chose, une pointure, l'anglais Tony Platt, qui, lui non plus, ne rechigne pas à jeter une oreille sur tout ce qui aligne notes, mesures et accords, puisqu'il a travaillé avec des gens comme AC/DC, Cheap Trick, Iron Maiden, Buddy Guy, Foreigner, les Sparks, Motörhead, ou, quand même, Bob Marley, Toots and the Maytals ou les Cimarons, pas totalement en terre inconnue donc. Grande classe ! Au final, nous voilà fort aise de constater que Two Tone Club n'a pas cédé à la reddition prématurée, et que, au contraire, il a même choisi de faire de la résistance.

Fats DOMINO : Collected (3 CD, Universal Music)

Antoine Domino Jr est né le dimanche 26 février 1928 à la Nouvelle-Orléans, dans une famille créole francophone. Le français créole est donc sa langue maternelle. Pratiquement jusqu'à sa mort, il a vécu dans le quartier qui l'a vu naître, le Lower Ninth Ward. Le petit Antoine est le plus jeune d'une fratrie de 8 enfants. Son père est violoniste et lui inculque le goût de la musique, même si Antoine sera le seul de ses enfants à devenir musicien, et même si ce n'est pas son père qui lui apprend la musique, mais l'un de ses beaux-frères, mari de l'une de ses sœurs aînées, le guitariste et banjoïste Harrison Verrett. Ce dernier est une figure marquante de la scène jazz néo-orléanaise, il a notamment fait partie de l'orchestre du tromboniste Kid Ory. Paradoxe, ce n'est pas la guitare que Fats Domino apprend avec son beau-frère, mais le piano. La légende veut que le jeune Antoine Domino commence à se produire sur scène dès l'âge de 10 ans. En 1946, à 18 ans, il forme un trio avec le saxophoniste Buddy Hagans et le batteur Victor Leonard. A l'été 1947, il intègre l'orchestre du contrebassiste Billy Diamond, les Solid Senders. C'est Diamond qui surnomme le jeune pianiste Fats, non seulement à cause de son embonpoint, mais aussi parce que son style lui rappelle ceux de 2 pianistes de jazz, Fats Waller et Fats Pichon. En 1949, Fats Domino signe avec le label Imperial. Son 1er single, "The fat man", enregistré à la fin de l'année, devient un succès début 1950, le premier d'une longue série. En 1953, il s'est déjà vendu à 1 million d'exemplaires. Fats Domino est alors entouré d'une solide équipe de musiciens, au premier rang desquels le chef d'orchestre Dave Bartholomew, avec qui Domino signe la plupart de ses chansons originales. En 1955, un autre des grands succès de Fats Domino, "Ain't that a shame", lui permet d'entrer dans le top 10 des classements pop, ceux en principe réservés aux blancs. En 1956, c'est le premier album de Fats Domino, "Carry on rockin'", réintitulé "Rock and rollin' with Fats Domino", qui se hisse à la 17ème place du classement pop réservé à ce format. Cette même année paraît son plus gros succès, sa reprise de "Blueberry Hill", qui s'accroche à la première place du

classement rhythm'n'blues durant 11 semaines, atteignant également la deuxième du classement pop. En 2 ans, 1956 et 1957, le single se vend à plus de 5 millions d'exemplaires à travers le monde.

Jusqu'en 1959, au paroxysme de sa carrière, les succès continuent à se succéder, "My blue heaven", n° 5 rhythm'n'blues, "I'm walkin'", n° 4 pop, "Whole lotta loving" ou "Be my guest", tous 2 n° 8 pop. En 1956, le succès de Fats Domino lui permet d'apparaître dans 2 films, "The girl can't help it" et "Shake, rattle and rock !", ce qui, à l'époque, est un signe évident de reconnaissance publique. La carrière de Fats Domino chez Imperial se poursuit jusqu'en 1962, avec d'autres succès comme "Walking to New Orleans", n° 6 pop, ou "My girl Josephine", n° 14 pop, tous 2 parus en 1960. Au total, sur Imperial, en un peu moins de 15 ans, Fats Domino a sorti la bagatelle de 60 singles, 40 d'entre eux entrant dans le top 10 des classements rhythm'n'blues, et 11 dans le top 10 pop. En 1963, la carrière de Fats Domino marque un tournant drastique. Suite à sa signature avec ABC-Paramount, le label lui impose un nouveau producteur, ce qui met fin à sa fructueuse collaboration avec Dave Bartholomew. Finies les séances d'enregistrement chez Cossimo Matassa, à la Nouvelle-Orléans, désormais c'est à Nashville que Fats Domino enregistre. Changement qui donne une couleur plus country à sa musique, ce qui lui fait perdre toute son originalité. Conséquemment, le succès le fuit également. Domino quitte ABC-Paramount en 1965, 2 ans seulement après son arrivée sur le label. Par la suite, il ne connaîtra plus jamais la stabilité, enregistrant pour plusieurs labels jusque dans les années 1970, dont Mercury, Reprise ou Sonet. Son dernier succès, mineur, en 1968, est sa reprise de "Lady Madonna" des Beatles, qui ne se classe qu'à la centième place. Une reprise évidente, puisque Paul McCartney a écrit la chanson en s'inspirant du style de Fats Domino. A partir du début des années 80, Fats Domino décide qu'il ne quittera plus la Nouvelle-Orléans. C'est donc uniquement dans cette ville qu'il se produit durant ses 35 dernières années de carrière, de plus en plus rarement, à cause de son âge, et surtout de son poids. Il ne s'autorisera qu'une seule exception, une tournée de 3 semaines en Europe en 1995. En 2005, quand l'ouragan Katrina ravage la Nouvelle-Orléans, Fats Domino refuse de quitter sa maison, à cause de la santé fragile de sa femme, Rosemary, avec qui il est marié depuis 1947. Comme personne n'a de nouvelles du couple pendant plusieurs jours, y compris sa famille, beaucoup croient qu'il est mort dans l'inondation qui a suivi le passage de l'ouragan, le quartier de Lower Ninth Ward étant l'un des plus touchés par la montée des eaux. En fait, Fats Domino et sa femme avaient finalement été secourus par un hélicoptère des gardes-côte, et dirigés sur Baton Rouge, où ils avaient trouvé refuge chez l'une de leurs petites-filles. Fats Domino est mort le 24 octobre 2017, à l'âge respectable de 89 ans, à Harvey, Louisiane, un autre quartier de la Nouvelle-Orléans, sur l'autre rive du Mississippi, dans la maison qu'il a fait construire après le passage de Katrina. Bien qu'il n'ait quasiment plus rien enregistré à partir de la fin des années 70, à part l'album "Alive and kickin'" en 2006, pour venir en aide aux musiciens néo-orléanais sinistrés par Katrina, de nombreuses compilations tombent régulièrement dans les bacs, histoire de contaminer de nouvelles générations à son rythme si particulier, que lui-même appelait "big beat", savant mélange de rhythm'n'blues sensuel d'origine créole et de boogie-woogie, un rythme syncopé dont certains jazzmen jamaïcains s'inspireront pour créer le ska. "Collected" est l'une des dernières en date de ces compilations. Un florilège qui, comme les autres, fait la part belle aux 15 ans durant lesquels Fats Domino a enregistré pour Imperial, de loin sa période la plus prolifique, celle durant laquelle il a connu tous ses plus grands succès, tous devenus des standards. Ici, on en trouve 66, depuis l'irréfragable "The fat man" jusqu'à "Red sails in the sunset", en passant par tous ceux déjà évoqués dans cette chronique. Avantage, comme cette période s'étale sur 2 CD pleins et les 2/3 du troisième, les concepteurs ont pu y inclure des titres qu'on a moins l'habitude d'entendre, même si, en recoupant toutes les compilations, présentes et passées, vous finirez bien par en trouver trace ici ou là. En fait, la cerise sur le gâteau, ou la crevette sur le gumbo si vous préférez manger créole, ce sont les quelques titres qui clôturent le troisième et dernier CD, des titres datant de 1968, soit la dernière grande période discographique de Fats Domino. En 1968, on l'a vu, il connaît son dernier succès, même mineur, avec sa reprise de "Lady Madonna" des Beatles, ce qui lui donne l'occasion d'enregistrer 2 autres titres du groupe anglais, "Lovely Rita" et "Everybody's got something to hide except me and my monkey", ces 3 reprises figurant ici, une période rarement explorée par les compilateurs. Bien vu. Vous ne trouverez rien de médiocre chez Fats Domino, donc, allez-y les yeux fermés.

INTERNET

Le label **Bitume** fait paraître un live posthume du groupe grunge manceau **Witness**, enregistré en 2001, au moment de la séparation, après 12 ans de bons et loyaux services électriques. Plus d'info ici : www.bitume.cla.fr @@@ **La Distroy** se fend de quelques nouveautés juteuses : démo du groupe punk-grunge bordelais **Big Meufs** ; énième repressage du premier album de **J'Aurais Voulu**, "Au-dedans de toi" (2001), pour la première fois en vinyl. Tout ça avant d'aller se cramer les doigts de pied à la plage : <http://ladistroy.fr> @@@ Le label **1-2-3-4 Go ! Records** nous fait la totale avec "Turn it around", un documentaire de plus de 2 heures et demi sur le punk de l'**East Bay** à San Francisco. Le film d'abord, qui sort en DVD et en Blu-Ray, la bande originale ensuite, déclinée en double vinyl (sur cire de couleur or) et double cassette. 35 titres au total, **Green Day**, **Rancid**, **Operation Ivy**, **Neurosis**, **Jawbreaker**, entre beaucoup d'autres. De quoi ruiner votre tirelire : www.1234gorecords.com @@@ Chez les allemands de **Soundflat** aussi on continue à s'agiter. Parmi les sorties récentes : album des espagnols **Fleming Tours** (exotica rhythm'n'roll) ; album des new-yorkais **Electric Mess** (garage-punk) ; nouvel album des japonais **Neatbeats** (60's beat) ; nouvel album des brésiliens **Autoramas** (garage-punk, le disque s'intitule "Libido", tout un programme) ; single des parisiens **Jon and the Vons** (garage-punk). De quoi passer l'hiver au chaud, faut y penser maintenant, ça va arriver vite : www.soundflat-records.de @@@ **Banane Metalik** annonce un projet ambitieux pour 2019, la sortie du cinquième album, "In gore'n'roll we trust", accompagné d'un art-book de 180 pages. Saignant. Accessoirement, il ont besoin de pépètes pour éditer tout ça, si ça vous tente : www.bananemetalik.com @@@ Une paire de nouveautés sur le label suédois **Beluga** : premier EP solo de **Brad Marino** (ex **Connection**) ; premier EP également pour le groupe suédois **Vrid Upp** (en fait les **Blasting Fondas** sous un autre nom) : <http://punkrecords.se> @@@ Pas de vacances chez **Deviance**, on presse à tour de bras : un tribute à **Tekken**, "Peace, unity, noise and having fun !" ; le premier album de **Kröger**, crustcore tchèque ; un split **Ancient Emblem** (black metal crust espagnol) et **Social Crisis** (crust polonais) ; quatrième album de **Fredag den 13 : E** (D-beat'n'roll suédois). Vos voisins vont adorer : www.deviancerecords.com @@@



www.heretics.htnet.hr

A mon grand étonnement, en surfant sur la toile, je trouve refuge sur ce site pour m'apercevoir que le groupe croate **Erotic Biljan &**

the Heretics existe toujours. Ça faisait bien une quinzaine d'années que je n'en avais plus entendu parler (en fait depuis leur premier album, "Electrocuted by...", en 2004), d'où ma (divine) surprise. Si la légendaire sphinge m'avait posé la question à la croisée de quelque chemin peu fréquenté, nul doute qu'elle m'aurait bouffé tout cru, incapable de j'aurais été de répondre à son énigme. A quoi ça tient quand même le destin. Erotic Biljan & his Heretics, c'est la réunion de 2 précédents groupes, l'un influencé par le blues 50's, l'autre par le punk 70's. En s'associant, le quintet trouve un compromis autour du garage 60's, logique. Si vous voulez leur payer un verre ou leur taper sur l'épaule, cherchez-les du côté des **Sonics**, des **Trashmen**, des **Makers**, partout où la fuzz jaillit et où le beat entre en frénésie. Aujourd'hui, ils ont 4 albums au compteur, et alignent de nombreuses participations à des compilations. Malheureusement, ils ne tournent guère ailleurs qu'à l'est. Le pays le plus occidental qu'ils aient jamais visité reste l'Allemagne, comme tout le monde j'ai envie de dire. Un jour, va falloir que je songe à m'expatrier chez frau Angela pour espérer voir tous les groupes qui m'intéressent. Mais je n'en suis pas encore là. Pour l'instant, il y a ce site, la page officielle d'Erotic Biljan & his Heretics, avec le nécessaire et l'indispensable (bio, photos, discographie, annonces de concert, quelques trucs à télécharger, d'autres à acheter), mais se limitant néanmoins au strict minimum. Le site est graphiquement sympathique, mais n'espérez pas devenir incollable sur le groupe en le parcourant. Faudra chercher ailleurs. Au moins y apprend-on qu'il est toujours actif, ce qui n'est le moindre de son intérêt.

depanorama.net/wolf

Les sites consacrés à **Howlin' Wolf** sont nombreux sur la toile. Ce qui n'est que justice, l'homme le mérite largement. Celui-ci aborde le cas Howlin' Wolf par un côté inhabituel, sa sessionographie, un néologisme qui liste les sessions d'enregistrement d'un artiste avec toutes les informations les concernant : dates, lieux, titres, musiciens, disques sur lesquels on peut trouver les chansons enregistrées. Ces informations sont de plus en plus régulièrement disponibles sur les anthologies consacrées à tel ou tel artiste, mais, par définition, elles sont éparpillées sur plusieurs supports. L'intérêt d'une sessionographie est donc de les regrouper. C'est le propos de ce site, qui dresse un listing fourni (mais probablement pas exhaustif) des sessions de Chester Arthur Burnett, depuis les premières séances, au début de l'année 1951 (Howlin' Wolf est alors déjà âgé de 40 ans, c'est dire si il a eu le temps de ramer avant d'atteindre à la notoriété), chez **Sam Philips**, à Memphis, qui n'a pas encore fondé son label, **Sun Records**, jusqu'aux dernières, en 1973 (3 ans avant sa mort), à Chicago, où il s'est installé à partir de 1954. Au fil du temps, Howlin' Wolf a été accompagné par quelques-uns des meilleurs bluesmen américains de sa génération, la plupart piliers des studios **Chess** de Chicago. Au hasard, citons les pianistes **Ike Turner** (futur mari de Tina), **Otis Spann**, **Lafayette Leake**, **Sunnyland Slim**, les guitaristes **Hubert Sumlin** (son plus fidèle compagnon de route, en studio et sur scène), **Freddie King**, **Jimmy Rogers**, **Buddy Guy**, les bassistes **Willie Dixon**, **Calvin Jones**, les batteurs **Fred Below**, **Sam Lay**, sans oublier, lors d'une mémorable session londonienne, le pianiste **Ian Stewart** (premier membre des **Rolling Stones** avec **Brian Jones**), **Steve Winwood**, **Eric Clapton**, **Bill Wyman**, **Klaus Voorman**, **Ringo Starr** ou **Charlie Watts**, une séance grand-luxe. On reste hébété face à ce who's who du blues urbain, et on essaye de s'imaginer assistant à ces sessions, plus excité qu'un priapique en baguenaude à Hambourg ou Amsterdam. Cette sessionographie est complétée par l'index alphabétique de toutes les chansons enregistrées par Howlin' Wolf, par la liste de ses singles (faces A et B), tous sur Chess, à l'exception des 3 premiers, sur le label **RPM** des frères **Bihari**, et d'une très très courte biographie, qui s'apparente plus à une notule du Petit Larousse qu'à une vraie bio, mais des bios de Howlin' Wolf, vous pouvez en trouver pléthore sur le web, donc ce n'est pas un souci. Un site certes un peu ardu pour le néophyte et le béotien, mais comme ce n'est certainement pas le public visé, plutôt celui qui est déjà un minimum concerné par l'oeuvre de Howlin' Wolf, ce n'est là que broutilles. Si vous décidez de vous plonger dans cette sessionographie, une chose est sûre, le travail studio du bonhomme n'aura plus de secret pour vous.

E-ZINE

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

Keith KOUNA : Bonsoir shérif (CD, Ulysse Maison d'Artistes)

Inclassable, tel pourrait être le qualificatif le plus approprié pour tenter de cibler la personnalité de Keith Kouna, un québécois biberonné à Schubert (à qui il a dédié un album complet, "Le voyage d'hiver", en 2013), Baudelaire et Bérurier Noir. Avouez que le cocktail est pour le moins inattendu. Baudelaire et Bérurier Noir, d'accord, Schubert, c'est déjà moins banal. Tout ça pour dire que, après l'explosion en plein vol de son groupe punk, les Goules, Keith Kouna se lance en solitaire en 2008, "Bonsoir shérif" étant son quatrième effort onaniste. A l'écoute du truc, on pense d'abord à un rapport contre-nature entre les Wampas et Nono Futur, rythmiques simples, mélodies itératives, textes dadaïstes, Keith Kouna fait le lien entre les effluves éthyliques et érotomanes d'un Verlaine ou d'un Apollinaire, les slogans ravageurs des révoltés (voire des révolutionnaires) qui, de 1917 à 1989, ont pu laisser accroire qu'un autre avenir était possible, et les crachats punks éructés de New York à Londres, de Paris à Brisbane, comme autant des petites taches de peinture mitraillées sur le costard-cravate de la bien-pensance d'un monde aussi "nouveau" qu'une blague éculée de Toto. Keith Kouna a la gouaille d'un Gavroche, l'irrévérence d'une Zazie (celle de Queneau, pas la fausse aristo égypte des bobos du 11ème), la violence verbale d'un Alex DeLarge, de quoi intensifier à la puissance 10 ses harangues déclamatoires anti tout ce qui marche trop droit, la tête trop haute, le regard trop arrogant ("Vaches", "Poupée", "Marie"). Un verbe trop narquois et trop corrosif pour lui permettre de se fondre dans les quotas "chanson française" imposés par le CSA à nos radios nationales toutes plus réacs les unes que les autres. Il lui faudra donc se battre sur d'autres rings, dans d'autres tranchées, sur d'autres fronts pour se faire entendre d'une populace trop grégaire pour voir qu'on lui tond la laine sur le dos sans anesthésie. Même sans trembler, Keith Kouna ne pourra certainement prêcher que les convaincus, ce qui est toujours mieux que rien. Et mort aux cons !

REVEREND BEAT-MAN and Nicole Izobel GARCIA : Baile bruja muerto (CD, Voodoo Rhythm Records)

Crénom ! Si le Reverend Beat-Man a mis 10 ans avant de revenir à sa carrière solo, avec le récent album enregistré avec son nouveau groupe, the New Wave (voir chronique dans le précédent numéro), il semble trouver un regain de plaisir dans l'exercice solitaire, puisque, à peine digéré le "Blues trash" sus mentionné, il nous assaisonne une nouvelle pignolade. Quoique, sur ce coup-là, esseulé, il ne l'est pas vraiment, à la colle plutôt, avec la chanteuse américano-mexicaine Nicole Izobel Garcia. Cette dernière est née à Los Angeles et a tripotouillé avec délice dans la scène garage-punk locale au sein de Living Sickness, avant de se jeter goulûment sur le trash-blues, qu'elle-même appelle habanero-blues (en référence à ce piment mexicain aux effets lacrymogènes prononcés), notamment avec son projet Manos Del Chango. Avant son accointance avec le Reverend Beat-Man, elle a déjà tourné avec Delaney Davidson par exemple. Avec cet album, la scansion blues-trash reste donc intacte pour le Reverend Beat-Man. Et puisque le pèlerin joue de la symbolique religieuse, Nicole Izobel Garcia n'est pas en reste, se présentant en nonne vicieuse et délurée. Du coup, le duo n'est pas sans rappeler les Devils napolitains, qui, il n'y a pas de hasard, font également partie de l'écurie Voodoo Rhythm. Sauf que le Reverend Beat-Man et Nicole Izobel Garcia sont un poil de cul moins sauvages et moins travaillés par leur hormones. Ils font plus dans l'insidieux, dans le fourbe, le sournois. La formule qu'ils ont choisie s'y prête mieux, puisque, en fait, leur attelage se présente plutôt comme une alliance de one man (woman) band que comme un duo. Du côté du Reverend Beat-Man, c'est guitare-grosse caisse-charleston, du côté de Nicole Izobel Garcia, c'est orgue-tom basse-caisse claire-cymbale ride, et vogue la gondole. Le blues du duo se joue bien déglingué, et se présente comme le second volet du diptyque complété par l'album avec the New Wave. Les tempi sont souvent lourds, grondants, menaçants, anxiogènes, désincarnés. L'angoisse qui vous étirent étant alimentée par le chant des deux compères, celui, diabolique et pervers, du Reverend Beat-Man, avec sa voix de rogomme travaillée à l'alcool de vipère, celui, lascif et faussement angélique, de Nicole Izobel Garcia, avec ses inflexions goguenardes et dévergondées. Mis en présence d'un révérend et d'une carmélite vous souhaiteriez peut-être vous confesser (et vous en auriez sûrement à raconter, hein ?), mais ce serait une fausse bonne idée. Ces deux là auront toujours l'âme plus noire et plus pécheresse que vous, peu importe ce que vous avez pu faire dans votre vie. Vous vous évanouiriez de honte en reconnaissant votre piètres performances en la matière. Cet album conjugue habilement les influences de nos deux envoûtés, mêlant anglais et espagnol, avec quelques titres déjà présents sur l'album avec the New Wave ("Pero te amo (But I love you)", "Lass eine liebe

machen (Haremos el amor)", réarrangés pour l'occasion, et une paire de reprises carottées dans le permafrost de la mondialisation musicale ("Macorina" de Chavela Vargas [chanteuse mexicaine d'origine costaricienne, née en 1919, décédée en 2012, figure de proue de la musique ranchera, sorte de country mariachi], et "Love me two times" des Doors). Reverend Beat-Man et Nicole Izobel Garcia, ou comment célébrer la messe du blues sans faire chier le monde avec une ragougnasse rance et moisie.

FEZZ :Number two (CD, Beluga Records)

Une fois assimilé l'à-peu-près du nom du groupe, on aura compris que son credo tourne autour de la fuzz. Et de la fuzz, ce nouvel EP en est littéralement gorgé, de la première à la dernière note. Ça frise le surmenage. Il y en aurait même sur tous les instruments si l'on en croit leur profession de foi. Même si je ne vois pas bien comment on peut mettre de la fuzz sur la batterie. Mais avec ces diables de bonshommes, allez savoir s'ils n'y sont pas parvenus. Si vous avez du mal à supporter cette sonorité, c'est avec appréhension que vous allez jeter une oreille sur cet EP. Je serais vous, je ne m'y risquerais même pas, je ressortirais mes vieux disques d'Abba. Bah oui, Fezz sont suédois, comme les autres burnes. Et pas des agneaux du printemps. Tous ont un casier judiciaire à faire pâlir de jalousie n'importe quel rappeur de bas étage. Les 4 furieux ont tous au moins 2 groupes à mettre en avant sur leur curriculum vitae, à commencer par le chanteur et guitariste, Stomp, ex Shoutless et Slammers, ce qui devrait raviver d'incendiaires souvenirs chez les plus garageux d'entre vous. De "Good and well", avec sa rythmique à la "Peter Gunn", à "Rhesus Christ", avec ses sirènes d'alarme, annonciatrices du blitz qui vient de s'abattre sur le monde, Fezz assure dignement la relève de ses ancêtres varègues, partant à la conquête du monde, sans drakkar, mais l'épée entre les dents. Le résultat est le même, désolation et ravage.

SLOKS : Holy motor (CD, Voodoo Rhythm Records - www.voodooorhythm.com)

Sloks est un trio italien à la composition inhabituelle, une chanteuse, un guitariste et un batteur, un peu comme les défunts Revelators, pour ceux pour qui ce nom évoque encore quelque chose (sauf que eux, c'était un chanteur, mais on ne va pas chipoter). Les 3 tueurs présentant autant d'attrait pour une fashion victime qu'une hyène se repaissant des entrailles encore fumantes d'un buffle gros et gras, le museau ensanglanté et barbouillé de sécrétions fort peu ragoûtantes. Sloks, c'est du lo-fi garage trash rock'n'roll avec supplément de fuzz qui érige un mur sonore blindé comme un cuirassé, solide comme un bunker, épais comme le pot-au-feu de votre grand-mère morvandote. Pour y glisser ne serait-ce qu'une feuille de papier à cigarette, faut l'attaquer au marteau-piqueur, en prévoyant 2 ou 3 burins de rechange. Ivy Claudy, la chanteuse, est une véritable furie, une tornade F6 sur l'échelle de Fujita, un séisme de magnitude 9,5 sur l'échelle de cette vieille branche de Richter. Selon les rares témoins qui ne se sauvent pas dès le premier accord, la ragazza peut aussi bien s'étrangler sur scène avec le fil de son micro, que cracher du sang à force de torturer ses cordes vocales. Elle crie, elle hurle, elle rugit plus qu'elle ne chante, et ses vocalises feraient rougir de timidité une baleine bleue en pleine crise de rage. Du coup, pour se faire entendre, les 2 ragazzi qui l'accompagnent ne peuvent que cogner encore plus fort et trouver de nouvelles graduations sur l'ampli. Et comme les compositions du groupe tiennent plus du rouleau-compresseur ou du train de marchandise que du menuet ou de la blquette, on comprend aisément que Sloks viennent carrément d'inventer le massacre par ondes sonores. Ne prenez même pas la peine de mettre ces saletés de bouchons d'oreille (même rose ou orange fluo), ça ne servirait à rien et vous aurez l'air moins ridicules en exhalant votre dernier souffle. Il faut savoir partir aussi dignement qu'on a vécu. Une seule question me taraude : Combien restera-t-il de fans à Sloks une fois qu'ils les auront traqués dans le moindre bar du bout du monde ? Moi, pas de problème, je résisterai, mes esgourdes sont en acier trempé, mais vous, pauvres mortels, aurez-vous le courage d'affronter Sloks en tête à tête ?



MADAME ROBERT : Comme De Niro (CD, At(h)ome)

Non, Madame Robert n'est pas la plantureuse tenancière de bordel dont la photo illumine la pochette de cet album, aux antipodes de l'accorte bonne soeur à qui on donnerait une petite piécette pour ses bonnes oeuvres. Madame Robert est un groupe de rhythm'n'blues emmené par Reuno de Lofofora. Un projet parallèle pour lequel il a enrôlé la dernière section rythmique de Parabellum, les 3 musiciens s'étant rencontrés au sein du Bal des Enragés. D'où, sûrement, l'hommage à Schultz dans "Schultz blues", même si ce n'est pas forcément le meilleur titre du disque. Pourquoi faut-il faire dans le larmoyant quand on évoque les morts ? D'autant que, larmoyant, Schultz ne l'était fichtre pas. Madame Robert, c'est aussi une chanson de Nino Ferrer, pour les plus érudits d'entre vous. Le Nino Ferrer 60's, celui des tubes aux textes humoristiques sur fond de vrai rhythm'n'blues à l'anglaise. Ainsi, on devine l'influence première de Madame Robert, évidente à l'écoute de l'orgue omniprésent tout au long de l'album, comme il l'était déjà chez Ferrer (jusqu'au clin d'oeil de "Mieux avant"). C'est sûr, ce n'est pas le disque le plus tendance de la planète, à l'heure où cette merde de r'n'b, comme on dit maintenant, ou cette daube de rap, ont supplanté le rhythm'n'blues, comme celui de la Stax, porté par Booker T and the MG's par exemple, encore une référence obligée pour Madame Robert. "Comme De Niro" est un album de caractère, pas spécialement unique, mais qui laisse fièrement flotter sa bannière au vent de la sincérité, de l'authenticité et du plaisir de jouer une musique intemporelle, une musique viscérale, une musique séminale. Madame Robert est avenante. Madame Robert est accueillante. Madame Robert est aux petits soins avec ses invités. Madame Robert sait tenir sa boutique et entretenir sa lumière rouge, éternel repère dans la chaleur moite et humide d'une torride nuit d'été, peu importe ce qu'on y consomme, de l'alcool ou de la musique, de la socialisation ou de l'extase. En fait, le seul truc chiant avec ce disque, c'est de choisir entre Madame Robert et Robert De Niro, moi, j'ai beau essayer, je ne peux pas... Pas pour les mêmes raisons... Surtout que j'écris cette chronique après m'être revu, hier soir, le "Frankenstein" de Kenneth Branagh, avec le grand Bobby dans le rôle de la créature. Véridique. Je sais que ma petite vie, vous vous en foutez, mais j'aurais bien vu Madame Robert dans le film, à un moment ou à un autre, elle aurait pu détendre le Victor au milieu de ses petites expériences. On n'est pas de bois non plus.

The INMATES : The albums 1979-82 (3 CD box set, Lemon Recordings)

Quelques années après le boom du pub-rock, les Inmates, se démarquant du mouvement punk, relancent l'intérêt des groupes anglais pour le rhythm'n'blues et la soul. Les Inmates se forment à Londres en 1978, avec les guitaristes Peter Gunn et Tony Oliver, le bassiste Ben Donnelly et le chanteur Bill Hurley. En 1975, Peter Gunn rejoint un groupe de pub-rock, les Flying Tigers, dont le chanteur s'appelle Mike Spenser, et le bassiste Ben Donnelly. En 1976, les Flying Tigers se transforment en Cannibals, avant d'incorporer le guitariste Tony Oliver. Après le premier 45t des Cannibals, des divergences apparaissent entre Mike Spenser d'un côté, Peter Gunn, Ben Donnelly et Tony Oliver de l'autre, ces 3 derniers quittant le groupe, avant de passer une petite annonce pour monter un nouveau combo, annonce à laquelle répond Bill Hurley, dont le groupe, Ronnie and the Biggs, vient de splinter. Avec l'arrivée de Bill Hurley commence l'histoire des Inmates, sans batteur fixe. La musique du groupe est un mélange de rhythm'n'blues, de punk et de garage 60's. Les Inmates se font vite une excellente réputation scénique et, en 1979, ils enregistrent leur premier 45t. Ils sont produits par Vic Maile, qui a déjà travaillé avec Dr Feelgood et les Pirates, l'ancien groupe de Johnny Kidd. Peter Gunn propose d'enregistrer une reprise de "Dirty water", des Standells. Le 45t sort sur le label indépendant Soho. 2 semaines après sa sortie, "Dirty water" est single de la semaine dans l'hebdomadaire Sounds, et le groupe se voit proposer un contrat par le label Radar, qui rachète les droits du disque à Soho. Radar le ressort sous sa propre étiquette, tandis que "Dirty water" est inclus sur le premier album, "First offence", quelques semaines plus tard. Pour cet album, c'est Eddie Edwards, le batteur des Vibrators, qui soutient les Inmates. En 1980 paraît le deuxième album, "Shot in the dark". Un disque qui propose le même cocktail que le premier, un mélange de soul et de rhythm'n'blues, alternant reprises et chansons originales. Pour ce deuxième album, le batteur est Jim Russell, ancien batteur de Ian Matthews et des Wild Angels. Les Inmates, avec leurs prestations scéniques énergiques, le succès de "Dirty water" et 2 albums excellents, bénéficient d'une certaine notoriété. En 1981, les Inmates enregistrent leur troisième album, "Heatwave in Alaska". Mais, en froid avec leur label, qui leur reproche d'avoir

largement dépassé le budget, ce disque ne paraît que l'année suivante. Au moment où le groupe semble en perdition et connaît de gros soucis de personnel. C'est d'abord le batteur Jim Russell qui les quitte, remplacé par Paul Turner, ancien batteur de Straight 8. Plus embarrassante est la défection du chanteur Bill Hurley. Défection involontaire, il vient de perdre sa voix. Il ne s'agit pas d'une simple extinction de voix, mais d'un problème plus grave. Dans un premier temps, les autres membres du groupe décident d'attendre le rétablissement de Bill Hurley, mais, quand il devient évident que ce dernier risque de ne pas retrouver sa voix de sitôt, les Inmates se résolvent à lui trouver un remplaçant. Leur choix se porte sur Barrie Masters, disponible depuis la séparation récente de son groupe, Eddie and the Rods. C'est avec Masters que les Inmates tournent en Europe durant toute la seconde moitié de 1982. Espérant toujours voir revenir Bill Hurley, le groupe ne fait pas grand-chose en 1983, donnant juste quelques concerts. Hurley toujours pas rétabli, le groupe décide de sortir un nouvel album en 1984, avec Barrie Masters. C'est le live "True live stories", enregistré à Londres, destiné à faire patienter le public en attendant le prochain vrai album, qu'ils enregistrent en août, et qui paraît à la fin de l'année. Cet album s'intitule "Five" et marque un virage rock'n'roll, délaissant la soul et le rhythm'n'blues des débuts. Ce disque marque aussi le retour du batteur Eddie Edwards. La sortie de 2 albums coup sur coup permet aux Inmates de passer une bonne partie de 1985 sur la route. Au début de cette même année, on note le retour de Bill Hurley, qui a retrouvé sa voix. Mais pas au sein des Inmates, c'est Barrie Masters qui assure les tournées avec le groupe. Le retour de Bill Hurley se fait via la sortie d'un album solo, "Double agent", avec Johnny Guitar, ancien guitariste des Count Bishops et de Dr Feelgood. En 1986, Barrie Masters décide de reformer Eddie and the Rods, et quitte donc les Inmates. Ce qui permet à Bill Hurley de reprendre sa place. En 1987, le groupe enregistre un album de reprises des Beatles, "Meet the Beatles", un live. C'est toujours Eddie Edwards qui tient la batterie, devenant membre définitif du groupe. Entre 1989 et 1993, les Inmates sortent 3 albums de rock'n'roll, avec un net retour au rhythm'n'blues, "Fast forward", "Inside out" et "Wanted". 2 autres albums paraissent à la fin de la décennie, "Silverio" en 1997, et un nouveau live en 1998, "The heat of the night". A ce jour, il s'agit du dernier album officiel des Inmates, si l'on excepte un "best of" paru en 2001. Même si les Inmates n'ont plus sorti d'album depuis plus de 20 ans, ils sont toujours actifs, 40 ans après leurs débuts, remontant sur scène régulièrement. Le plus étonnant, c'est que la formation actuelle est exactement la même que celle du premier 45t et du premier album, en 1979, Bill Hurley, Peter Gunn, Tony Oliver, Ben Donnelly et Eddie Edwards, celui-ci partageant son temps entre les Inmates et les Vibrators, ceux-ci étant en activité depuis 1976. Ce coffret regroupe donc les 3 premiers albums des Inmates, ceux qui inscrivent définitivement le groupe sur la scène pub-rock-rhythm'n'blues anglaise de la fin des années 70, aux côtés de Dr Feelgood notamment. Il y a d'ailleurs de nombreuses similitudes musicales entre ces 2 groupes sans rivaux. Même énergie débordante, même passion pour un rhythm'n'blues ressuscité par leurs grands frères britons du début des 60's, Rolling Stones, Pretty Things, Yardbirds ou Animals, même entêtement à ne faire que ce qui leur plaît et leur convient, faisant fi des diktats du music-business et de ses contingences mercantiles. Les Inmates n'ont jamais dévié d'un iota de leurs primes amours musicales, ces 3 albums en apportent une preuve éclatante. Les 2 premiers, "First offence" et "Short in the dark", sont produits par Vic Maile, le troisième, "Heatwave in Alaska", par Stuart Coleman, l'homme derrière les succès de Shakin' Stevens. Notons au passage que, à l'exception de "Heatwave", Vic Maile produira tous les albums des Inmates jusqu'en 1989, date de son décès, soit 6 des 7 premiers albums du groupe, une belle preuve de fidélité. Captain Oi!, responsable de cette réédition, a, comme d'habitude, fait un excellent boulot, chaque album étant agrémenté de titres bonus, ceux uniquement parus en 45t à l'époque. On a là l'intégrale du groupe durant ses premières années d'existence. Au sein des Inmates, le compositeur principal est le guitariste Peter Gunn, qui signe l'énorme majorité des originaux, ne laissant que des miettes à Ben Donnelly, qui se fend néanmoins de l'un des classiques du groupe, "She's gone rockin'", sur "Heatwave in Alaska", ou au batteur Jim Russell, qui écrit "Show you my way", sur "Shot in the dark", et le rockabilly "Three little sisters", sur "Heatwave in Alaska". Outre ces 3 titres, un autre est signé collectivement par les 5 musiciens, "Betty Lou", face B d'un single paru en 1981. Ceci étant, malgré ces efforts originaux, l'essentiel du répertoire des Inmates tape dans la reprise, que du millésimé, que de l'AOC, que du haut de gamme. Au hasard, les Standells, et l'invincible "Dirty water" (dont le texte est adapté au public anglais), Jimmy McCracklin, et le sautillant "The walk", ces 2 titres restant les seuls vrais succès des Inmates,

Don Covay ("Three time loser"), les Pretty Things, et l'incontournable "Midnight to six man", Eddie Cochran ("Jeanie Jeanie Jeanie"), Wilson Pickett ("Danger zone"), Music Machine, et l'inusable "Talk talk", les Mighty Avengers, avec une chanson écrite par Jagger et Richards, "So much in love", que les Stones n'enregistreront jamais eux-mêmes, Freddy Cannon, et son incunable, "Tallahassee Lassie", les Four Tops ("Something about you"), Phil Everly ("You can bet (a broken heart)"), NRBQ ("Me and the boys"), la palette est riche et colorée, rendant le tout pour le moins séminal. 3 albums à (re) découvrir (selon votre âge), d'autant qu'ils paraissent pour la première fois en CD, ce qui est proprement incroyable. Jusqu'à présent la seule chance que nous avons d'en écouter des extraits, c'était grâce au "best of" de 2001, qui proposait une sélection de titres de ces 3 disques, mais c'était bien peu, si l'on considère que, sur ce bréviaire d'albums, tout est absolument indispensable. Je dis bien tout. 46 titres au total, et rien à jeter. Un bel exploit de la part des Inmates. Un groupe injustement méconnu, qui pourrait enfin retrouver un peu du brillant qu'il mérite grâce à ce coffret. Enfin, ça, c'est dans un monde idéal. On en est loin !

DROP DEAD : Mayhem Inc. (CD autoproduit)

Une curiosité atemporelle que ce premier album de Drop Dead, avec ses sonorités d'un autre âge, plutôt farouche, et son rock'n'roll paléolithique. Le groupe sénonais déclare faire du hard-rock. Moui. Mettons. Y a de ça. Mais, personnellement, je pencherais plutôt pour un hard-boogie-blues à la AC/DC (celui des débuts, avec Bon Scott) ou à la Rose Tattoo. En même temps, je considère le terme hard-rock comme étant un gros mot, alors, forcément, j'ai tendance à prendre tous les paramètres sonores avant de m'engager dans une voie que je sais piègeuse. D'autant que la voix de Robin, chanteur, guitariste et principal compositeur, n'a rien des envolées castafioriennes des castrats du hard-rock. Une voix rauque, éraillée, patinée au bourbon bon marché, de celles qui remontent des tréfonds bluesy du rock'n'roll à fort indice d'octane, à haute teneur en alcool, et à grosses burnes. C'est surtout vrai dans les titres les plus intenses, les plus drus, les plus costauds, ceux où les guitares dégoulinent d'électricité, où la basse gronde comme un mammoth sur les nerfs, où la batterie se camoufle derrière une forge en surchauffe. Les titres qui vous pilonnent le marteau, l'enclume et l'étrier, au point de vous faire douter de votre équilibre physique (le psychique, c'est mort depuis longtemps, non ?). Le fulgurant "Taste of money", "Fuck you (I'm a rockstar)" (et modestes avec ça, que des qualités je vous dis), "Path to the reason", "Never enough", "Hangover", ou le rassembleur "No mercy" (allez voir le clip sur la toile, tourné avec une Betacam, d'un autre âge je vous dis) ne sont définitivement pas des tutoriels pour apprendre le crochet ou la broderie. Au cas où votre petite nièce de 5 ans, qui rêve de devenir couturière pour Ken et Barbie, se ferait trop d'illusions, faites la redescendre sur terre sans tarder. Pour ce qui est des morceaux plus lents, en revanche, c'est sûr que les tics hard-rock sont un chouia plus présents, c'est toujours le problème avec ce genre de musique. On mettra ça sur le compte de la première dissertation, celle dans laquelle on étale au maximum son savoir-faire, en espérant impressionner le prof de français. Des fois ça marche, des fois c'est moins probant, ça dépend de notre propension à voir le verre à moitié plein ou à moitié vide, une vision qui peut se modifier en fonction de notre état d'ébriété. Globalement, je dirais quand même pas mal pour un premier jet, surtout que la formation définitive du groupe n'est pas si vieille que ça, à peine 1 an avant d'entrer en studio, on peut pardonner les quelques barbuces qui traînent encore de ci de là.

FLAYED : III : Empty power parts (CD, Overpowered Records)

Méthodiques les isérois de Flayed, qui, depuis 2013, date de leur formation, parviennent à sortir un disque par an, ou pas loin. Ainsi, avant ce nouvel "Empty power parts", on a déjà eu droit à 2 albums et un EP, qui s'apparente même à un mini album. D'ailleurs, je ne sais pas si vous avez remarqué, mais plus personne ne parle de mini album, comme si cette notion avait une connotation trop péjorative, tout le monde dit qu'il sort un EP, même si ce genre de disque peut friser la demi-heure de musique et aligner 8 ou 10 titres. Certes, ce n'est là qu'affaire de sémantique, n'empêche, à force de vouloir toujours balayer le passé, on frise parfois le ridicule. Pas de ça ici, puisque "Empty power parts" est bien un vrai album, avec 10 titres, dont pas un seul ne descend sous les 3 minutes. Un album qui propose la même macédoine musicale que ses aînés, à savoir un hard-rock qui s'accroche avec pugnacité dans les saveurs vintage des 70's. Et ce n'est certainement pas le fait que le groupe inclut un orgue dans sa formation qui risque de changer la donne. On pense aussitôt à Deep Purple comme influence principale, surtout dans les

quelques soli d'orgue stratosphériques ("What is gonna happen", "Flooded & blind"). Mais il n'y a pas que ça. Quand la machine s'emballa et embraya sur d'efficaces riffs boogie, c'est l'esprit de Status Quo qui est alors invoqué ("Middle age", "Fairy tale", "Glad to leave"). Là non plus, ça ne nous rajeunit pas. Et encore moins quand, en clôture, c'est Led Zeppelin qui est convoqué avec les bons gros accords de "Rise of the kings". Pour le reste, le son est néanmoins tout ce qu'il y a de plus actuel, avec d'évidentes références néo-métal ("Liberate our enemies"), ce qui est somme toute logique quand on sait que le disque a été capté au Vacarama Studio, qui a vu passer entre ses murs des tauliers comme Loudblast ou Dagoba. Un savant mix générationnel que Flayed assume sans ambiguïté, retour vers le futur version métal.

CHUX BOLLOX/PLUTO CREVE : A split world (Split CD, Maudit Tangué/Keponteam/Ronce Records/Trauma Social/NOC Prod)

Un split album qui fait le grand écart entre la Normandie et la Réunion, voilà ce qui s'appelle de la géographie appliquée. Donc, par ordre d'apparition sonore (du moins si, comme moi, vous êtes d'un conformisme affligeant quand vous écoutez un disque, c'est à dire que vous commencez par le premier titre et que vous écoutez le reste dans l'ordre, jusqu'au dernier, oui, parce que, bon, l'anarchisme c'est bien joli [cf les citations de Kropotkine et de Reclus en exergue de cet ouvrage, parfaitement adaptées à la situation présente], mais des fois un peu de droiture et de rectitude ça ne fait pas de mal non plus), donc, disais-je, avant d'éparpiller mes pensées en vaines digressions, les premiers qui vous sautent au groin quand vous emmanchez le machin tout rond dans un truc plus parallélépipédique, ce sont les havrais de Chux Bollox. Ce qui prouve au moins que la cité normande n'a pas produit qu'Edouard Philippe dans ses maternités, ça rassure... un peu. Chux Bollox serait même une sorte de riposte au chauve barbu le moins glamour du moment, avec leur old school hardcore de vache laitière. Même s'ils existent depuis pas loin de 10 ans, il s'agit de leur premier vrai disque. Jusque là, seule une démo et quelques titres disséminés sur des compils avaient rendu possible leur passage à la postérité. Ces 8 titres (dont 2 parus sur les compilations "Overlordz en 2014 et 2015), tabassent aussi rudement qu'un cubi de gros rouge qui tâche, ou qu'un kil de calva, sauf que la gueule de bois, après, elle est plutôt pour les bollocks que pour le caberlot. Ça change. Marchant élégamment dans les pas de Chux Bollox arrive Pluto Crevé, de la Réunion. Hardcore aussi pour eux, avec une larme de crust et un nuage de punk, au fil de leurs 11 titres, chantés indifféremment en français et en anglais, et même en lituanien (si j'ai bien tout compris), et sans trémolos dans la voix, faut pas déconner. 11 titres emballés en moins de temps qu'il n'en faut à Donald Trump pour balancer un bouquin entier de conneries sur Twitter, et pourtant, il semble avoir les pouces véloces le blondinet peroxidé à moumoute. Un monde partagé, tel est le credo de ce split effort, peut-être, mais pas franchement à parts égales, comme l'a bien compris Chester, qui en illustre la pochette. Même quand on le sait, ça énerve toujours un peu.

LEFT BEHIND : Blessed by the burn (CD, Pure Noise Records)

Bon, là, ça sent le roussi. Sont bien gentils les lascars de Left Behind, mais, franchement, laissez la tronçonneuse et la disqureuse en marche quand on enregistre un disque, est-ce bien raisonnable ? Parce que c'est l'impression que ça donne à l'écoute du nouvel album des résidents de Charleston, Virginie Occidentale. Tellement ça ronfle, tellement ça grésille, tellement ça brasille. La ligne claire, ils ne connaissent pas. Par contre, la saturation et la distorsion, ça n'est même pas une option chez eux, ça fait partie de leur régime alimentaire de base. Comme la graine pour le zoziau, le phoque pour l'ours polaire, l'astronote en perdition (de préférence de marque Nostromo) pour l'alien. Et Left Behind mange plutôt salement. Y a des taches de hardcore sur les t-shirts, des dégoulinures de métal aux commissures des lèvres, des restes de stoner entre les dents, des relents de sludge dans les renvois. Sonores les renvois, on les entend dans toute la cage d'escalier. Je veux bien que les murs ne soient pas très épais, n'empêche, les gonzes ne sont pas franchement discrets quand il s'agit de mettre un point final à leurs agapes. Si vous êtes adepte de cuisine bio et de frichti light, payez-vous un McDo, vous serez plus en phase avec vos goûts gastronomiques plutôt que vous envoyer le menu complet Left Behind. Parce que là, ça vous tient au corps, ça vous reste sur l'estomac pendant au moins 3 jours. Remarquez, vous faites des économies, vu que, si vous vous injurgitez ça le lundi, vous ne vous remettez pas à table avant le jeudi ou le vendredi, c'est toujours ça de gagné pour la planète. Par contre, ça émet sûrement plus de méthane qu'un troupeau entier de buffles. On ne peut pas gagner à tous les coups. Left Behind a

la guitare décapante, la basse grassouillette, la batterie tapageuse, le vocal abrasif. Croyez-moi, croyez-moi pas, je me suis carrément détarré les dents en écoutant ce "Blessed by the burn". Prochaine étape, le branding ? Sempiternelle question du toujours plus. Left Behind ne connaît pas la note bleue. La rouge, en revanche, c'est leur spécialité.

GUERRILLA POUBELLE : La nausée (CD autoproduit)

Sont pas du genre à accélérer les choses Guerilla Poubelle, à part leur punk-rock irrésistible de vista et surmultiplié. En 15 ans d'existence, 4 albums seulement, on a connu plus infernale comme cadence. Au moins prennent-ils le temps de les chieder leurs disques. Et puis, en parallèle, vu qu'ils répandent des titres un peu partout, en singles, en EP, ou sur des compilations, si on regroupe le tout, on doit bien pouvoir trouver de quoi remplir un paire de longs métrages supplémentaires, ce qui relativise quelque peu cet apparent train de sénateur. "La nausée" est donc le quatrième volet des aventures discographiques de Guerilla Poubelle, et le groupe est toujours aussi agité par le monde qui l'entoure. Un brin désabusé aussi cet album. C'est sûr, les temps ne sont pas à la rigolade, ce qui explique le marasme moral dans lequel baignent les derniers de cordée, sans parler de ceux qui ne sont même pas attachés, livrés à eux-mêmes sur ces parois d'une verticalité telle qu'aucune prise ne permet de s'y accrocher. "En marche !", violente diatribe anti-Macron, est un exercice de style obligatoire dans cette ère néo-libérale qui, depuis 1 an, fait fi de tout passé social en tapant encore et toujours sur les plus faibles, les plus démunis, les plus largués, c'est aussi le symbole de ce mélange d'apathie et de révolte, de fatalisme et de rancœur, d'abandon et de sursaut d'orgueil qui anime tous les laissés pour compte d'une société volontairement inégalitaire. Dans le même ordre d'idée, "Je ne possède que mon corps" ou "Ceux qui ne sont rien" illustrent bien la détresse morale d'une majorité trop silencieuse, là où elle devrait, a minima, exprimer sa rage et son agressivité, sinon dresser des barricades. Des gens comme Guerilla Poubelle se posent au moins comme porte-paroles de ceux à qui on ne permet jamais de témoigner. Et leur courroux, ils l'écrivent en hymnes fulminants et furieux, 2 minutes en moyenne, souvent moins, pas le temps de tartiner de la langue de bois ni du discours de la méthode. Derrière ces ariettes irascibles, on devine l'envie de lever fièrement le poing, avant de le foutre sur la gueule des "marcheurs", hurluberlus prétentieux grisés par un succès pourtant très relatif (seul 1 électeur sur 5 a voté pour Macron, ne jamais l'oublier).

BAFFES OU TORGNOLES : Pour le cumul des mandales (CD, Eat Shit Records/Trauma Social/Keponeteam)

Ah ! Que j'aime ces groupes qui font du jeu de mots vaseux leur chasse gardée. Ah ! Que j'aime voir le petit Macron s'en prendre plein la gueule. Ah ! Que c'est dommage que ce ne soit que virtuel. Ah ! C'est pas grave, c'est l'intention qui compte. Même si ce salopard a mis en cage un pays entier avec sa tentative de pensée unique. Mais je m'agace, je m'énerve, j'ai les abeilles qui commencent à me tourner autour, j'ai le sang qui commence à bouillir, je sens qu'il va falloir que je me jette un gorgeon derrière la pomme d'Adam pour me calmer. Pendant ce temps-là, y a le dernier Baffes Ou Torgnoles qui tourne en boucle dans mon petit lecteur CD qui n'en a toujours pas marre de se fader ces groupes punk en perpétuel excès de vitesse. C'est pas pour dire, mais Baffes Ou Torgnoles joue quand même nettement plus vite que ce que la décence musicale autorise. C'est pas Obispo ou Nolwenn Leroy qui en feraient autant, trop respectueux des convenances et de la loi ceux-là. Même moi, pour un peu, c'est tout juste si je ne serais pas prêt à les dénoncer à la police musicale pour mise en danger des esgourdes d'autrui, en l'occurrence les miennes. Parce que, putain, les bestiaux, non seulement ils ne savent pas faire un morceau de plus de 2 minutes (dans d'autres circonstances, on les accuserait d'éjaculation précoce, pas de quoi faire carrière dans le X), mais, en plus, ils vous enchaînent tout ça sans débander (ah ben tiens, c'est un peu paradoxal avec ce que j'ai écrit précédemment), pas le temps de reprendre son souffle ni de changer de position, quand on commence en missionnaire ou en levrette, on finit en missionnaire ou en levrette, pas question de varier la pose, mieux vaut ne pas choper des crampes au milieu du gué. Baffes Ou Torgnoles, ils vous alignent 25 titres en à peine plus d'une demi-heure, ça ne leur fait pas peur, à peine le temps de se descendre une pinte, ou alors cul-sec, pour être sûr d'avoir vidé son verre au moment de la dernière note. Ils trouvent quand même le temps d'inviter des potes à leur petit raout, comme Jean-Luc et Bruno Lopez sur "J'étais déçu". Faut bien ça pour respirer un peu au milieu d'un disque envoyé en apnée. Le seul moment où ça se calme un peu, c'est à la fin, quand on est déjà sur les rotules, pendant les ponts de "Misère", la

reprise de Coluche, sur un rythme de valse déglinguée. Pour leur premier album, Baffes Ou Torgnoles cognent dru, ça va laisser des traces, les lunettes de soleil ne suffiront pas à cacher les yeux au beurre noir, va falloir songer à passer à la cagoule pour aller acheter son pain (ah non, merde, pas encore des pains, on n'en sortira donc jamais).

DIRTY RAVEN : Rust for blue (CD autoproduit)

Reims, Champagne, voilà d'où sont originaires les 3 membres de Dirty Raven. Si l'on simplifie à l'extrême, on s'attend donc à une musique pétillante de leur part. Je sais, le raccourci est facile, mais je ne pouvais décemment pas rater ce jeu de mot aisé. Après, le nom du groupe nous met quand même la puce à l'oreille. Je vois mal un groupe tralala-tsoin-tsoin s'appeler Corbeau Craspec, non ? Enfin, l'écoute de leur troisième EP ne laisse planer aucun doute. Les flonflons, chez Dirty Raven, faut les chercher au rayon des souvenirs d'enfance, éventuellement, mais sûrement pas dans leur musique. Je ne connais pas leur 2 EP précédents, mais celui-ci, en tout cas, nous assène d'épaisses mélodies, des riffs plutôt grassouillets, et des ambiances à couper à la machette. Dirty Raven, c'est un solide fond stoner, avec son atmosphère glauque, brumeuse, marécageuse, et une laconique garniture grunge, avec son chant chafouin, ses rythmiques fiévreuses, ses guitares envoûtées. Le mélange de ces 2 genres autorise Dirty Raven à développer ses thèmes sur la longueur, tout en n'oubliant pas de rendre ses chansons accessibles à l'auditeur moyen, sous-entendu celui qui n'est pas forcément adepte du côté le plus obscur de la Force. Surtout qu'il y va de l'avenir de notre planète, si j'ai bien tout compris. Un avenir salement plombé par nos errements humains, des égarements qui nous font saloper tout ce qui nous entoure, avec nos emballages de kébab et de fast-food, nos mégots de cigarette, nos émissions de CO2 et nos centrales nucléaires aérophagiques. Ce que Dirty Raven résumé simplement avec le titre de cet EP, "Rust for blue", littéralement, "de la rouille dans le bleu", le bleu étant celui des océans, la rouille étant la couleur générique de la pollution. Si Paul Eluard récrivait son poème "La terre est bleue comme une orange" aujourd'hui, ça deviendrait sûrement "La terre est rouge comme une boule de feu". C'est ce que Dirty Raven cherche à nous faire comprendre avec ses chansons d'anticipation, une science-fiction où rien n'est franchement radieux, mais définitivement irradié.



La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.

"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit.

Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>





Art by Iryna **STROGANOVA** @ SUPERNOVA ART STUDIO (Kansas City)